

placés les restes mortels du bien aimé sir Charles Bagot, et qui les transporta par le canal Erié jusqu'à Albany et delà par l'Hudson jusqu'à New-York, où ils doivent être embarqués sur la frégate *Warspite*, commandant lord John Hay, pour l'Angleterre.

Les membres du conseil exécutif et quelques amis de la famille s'étaient rendus de bonne heure sur le quai pour assister au départ et faire leurs derniers adieux. Des personnes de la suite du défunt gouverneur-général, le capitaine Talbot, l'honorable T. C. Cholmondeley, le capitaine Jones et le capitaine Bagot accompagnèrent Sa Seigneurie; M. Cholmondeley et Bagot se rendant avec elle en Angleterre, les autres jusqu'à New-York.

La réception faite au convoi funèbre à Oswego fut le plus grand honneur à nos voisins et prouve en même temps que la politique sage et libérale de sir Charles Bagot a produit une réaction étonnante jusque chez eux. Le corps du premier magistrat de la république n'aurait pas été reçu avec plus de marques de respect.

Aussitôt que le *Traveller* eut touché le quai, le pavillon national américain fut baissé à mi-mât, en signe de deuil, par tous les bâtimens dans le port d'Oswego; toutes les cloches de la ville sonnèrent comme pour des funérailles publiques, et le canon du fort tira de minute en minute, aussi longtemps que le bateau portant le corps resta en vue dans le canal. Toute la population de la ville et des environs était assemblée sur son passage dans un respectueux silence. On n'y comptait pas moins de 4,000 personnes. Toutes les affaires suspendues, tous les magasins et les boutiques fermés. Quand on se rappellera les sentimens d'hostilité qui animaient toute cette population contre le gouvernement anglais il n'y a que quatre ans, on sentira tout le prix des services que sir Charles Bagot, pendant sa trop courte administration, a rendus à l'Angleterre.

Le commandant militaire et les autorités civiles d'Oswego firent une visite de condoléance à lady Bagot à l'hôtel où elle était descendue. Ils furent reçus par le capitaine Jones. Tous les officiers militaires de l'endroit laissèrent des cartes à l'hôtel pour les personnes de la suite de feu Son Excellence. *Canadien.*

Extrait d'une lettre de la frontière en date du 27 Mai.—Monsieur. Hier soir, est arrivé chez moi un de vos pauvres exilés à la terre d'Australie, forcé de s'arrêter au seuil de la patrie, nous lui avons offert avec joie le peu qui nous fait vivre et le repos après de si rudes tempêtes.

C'est Louis Bourdon, de St. Césaire, où se trouve son épouse avec leurs deux enfans, il vient de les informer de son arrivée ici, et veut bien me permettre de vous donner cette connaissance, se réservant de donner sur chacun des exilés les renseignements qu'on lui demandera; il me prie de vous le remercier. Un baleinier français faisant la pêche sur les côtes de la Nouvelle Hollande, offrit au jeune homme le moyen de rompre son ban. Dans ce moment monseigneur Polding était attendu, et son arrivée était regardée comme déjà pas les déportés comme le terme de leurs souffrances. C'est ce qui fit que L. B. se livra seul à la générosité de l'officier français. Deux de ses compagnons d'infortune refusèrent ce moyen; " nous allons être graciés, dirent-ils, et nous serons avant vous au Canada !"

Le 10 septembre dernier, L. B. se jeta à bord du navire, qui devait faire voile de suite; il ne partit que le 13, et ces trois jours furent une dure prison pour notre jeune homme qui eut à souffrir pour se dérober aux recherches de la police. Le navire pris sa route par l'océan pacifique, doubla, en janvier, le Cap Horn, par le 62^{me} degré de latitude méridionale, à travers les glaces où ils coururent de grands dangers; longea les côtes d'Amérique jusqu'à Rio de Janeiro, où il aborda le 7 mars. Le baleinier fit voile pour la France après 19 jours, et au bout d'un mois, L. B. prit le navire américain, *Rusian*, cap. Simpson, à qui il fut recommandé par l'officier français du baleinier. Débarqué à New-York le 30 mai, il prit de suite le chemin de la patrie, et s'arrêta....

Ce bonheur de recevoir un enfant de l'exil, vous appartiendrait sans doute, si le moment que vous appelez tous, était arrivé. En attendant donc qu'il arrive, sentinelle avancé, nous montrons de tout près à ses enfans proscrits, pour les consoler, la patrie qui les voudrait; c'est de la joie sans doute encore, mais elle est mêlée d'amertume, c'est celle que les malheureux éprouvent dans leur consolation. S'ils ne peuvent encore se rendre au sein de leur famille, au milieu de leurs amis, nous adoucirons, par la pensée de leur souvenir des maux endurés, et nous jetterons sur leur avenir cette espérance que nourrit tout le Canada, le rappel prochain de ses enfans. Deux Canadiens étaient morts sur la terre d'exil: Gabriel Chevreuil et Louis Dumouchel, de Chateaugay.

Nous avons trouvé un moment pour parler du Rév. M. Petit-Jean, dont les lettres produites dans les journaux du Canada, m'avaient fortement rappelé le souvenir du jeune âge. Aujourd'hui ce souvenir devient puissant: il y a 20 ans, nous avions les mêmes maîtres, la même maison, la même patrie, qui eut dit alors qu'un jour, bien loin, au delà des mers lui d'un côté du monde, moi de l'autre, nous aurions tour à tour à instruire et consoler le même peuple catholique, venu des bords du fleuve qu'on nous disait déjà le plus beau de l'univers?... Hélas qu'elles sont diverses les voies de l'homme!! Qu'ils sont différents les motifs qui font passer l'océan! Et déjà que de larmes mêlées aux larmes qui vous emportent loin de ce qu'on a aimé. Pour nous, la patrie c'est la terre, nos frères sont tous les hommes, et avant les hommes, ceux d'entre eux qui ont une douleur sur le cœur. Je voudrais être plus long, Monsieur, mais je vous devais autre chose que cette lettre que la circonstance fait dévancer. Je vous dois pour moi-même de la recon-

naissance pour l'amitié que votre lettre dernière nous assure de votre part et de la famille, que je prie ainsi que vous-même, de me croire avec affection et dévouement.

Votre très humble et très

Obéissant Serviteur, . . .

P. S. Ce Capitaine Français dans son voyage, sauva au milieu de l'océan, tous les passagers d'un bâtiment anglais, en feu, *India*, 18 périrent 216 furent sauvés. *Minerve.*

—Les deux steamboats, le *Sydenham* et le *Queen* qui étaient engloutis dans le lac St. Pierre ont été relevés et remorqués à Québec pour y être radoubés. On pense qu'ils seront prêts dans quelques jours à recommencer leurs voyages ordinaires. Les craintes qu'on entretenait que d'autres passagers auraient péri dans les *cabins* du *Queen*, lorsqu'il a si subitement sombré, se trouvent heureusement mal fondées. Aucuns corps n'y ont été trouvés. Le nombre des victimes est de deux, c'est déjà trop. Il est à espérer que semblables accidents ne se renouveleront pas sur notre fleuve. Plusieurs personnes qui ont éprouvé des pertes considérables, demandent qu'une enquête soit faite sur cette malheureuse affaire. Ce serait le seul moyen d'établir la vérité des faits, car il a circulé tant de différens rapports sur les causes de cet accident, qu'il est difficile de dire à qui on doit donner le tort. Tout ce que l'on peut assurer, c'est qu'il y a eu de la négligence, car un passager du *Queen*, dans une lettre publiée dans la Gazette de ce matin, dit que le temps n'était pas assez sombre pour l'empêcher de distinguer le mouvement des passagers du *Sydenham* à une distance de 200 ou 250 verges, avant la rencontre des deux steamboats. *Idem.*

Le nombre total de vaisseaux arrivés d'Europe à Québec depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 28 du courant, était de 412. A la même date l'année dernière le nombre n'était que de 31, ce qui fait une différence en faveur de cette année de 381.

Le nombre de passagers de chambre, le 27 du courant, était de 253, et celui des passagers d'entrepont de 5,332; total 6,085. L'année dernière, à la même époque, le nombre de passagers de chambre était de 248, et celui des passagers d'entrepont de 4,729; total 4,977. Différence en faveur de cette année, 1108. *Canadien.*

—Tout le monde parle des mystères de Paris, qui nous empêcheraient d'en parler nous aussi. La presse est presque unanime à blâmer l'immoralité de ce livre; il n'y a pas jusqu'au *Constitutionnel*, de Paris, qui ne se soit ligué avec ses anciens adversaires pour lui faire la guerre. Ce livre a commencé à pénétrer ici, de sorte qu'il est du devoir de tout ami des mœurs de le blâmer et d'en défendre la lecture; si l'on veut des mystères, cherchons les parmi ceux de notre religion, parmi ceux de la philanthropie. Recherchons par quelle mystérieuse charité notre ville de Québec composée de 30 000 âmes a pu avec ses faibles moyens en nourrir 10,000 durant tout un hiver. Voici des mystères consolants au moins! En voulez-vous de tristes? Demandez nous comment est-ce qu'un bon nombre de Canadiens vrais amis du pays d'ailleurs, ont la singulière manie de mettre leurs enseignes en Anglais?! *Artisan.*

CHINE.

—Le trois mâts *Ann Mac Kaie*, qui a fait la traversée de Macao à New-York en 95 jours, nous a apporté des nouvelles de Chine du 11 février, c'est-à-dire de 19 jours plus fraîches que les dernières reçues par l'Angleterre. Tout était tranquille en Chine. Sir Henri Pottinger n'avait pas réussi à négocier un traité de commerce avec le Céleste Empire, et était revenu à Hong Kong fort désappointé. Une nombreuse députation des habitans de Canton s'était rendue auprès du commissaire impérial Elepoo, pour lui demander l'expulsion complète des Anglais de Canton. Le commissaire impérial avait très bien reçu cette députation, composée des personnages les plus considérables. Ce fait démontre l'impopularité croissante des Anglais en Chine.

Le sloop de guerre français, la *Favrite*, capitaine Page, est revenu de Wampon à Canton. Les autorités de cette dernière ville ont exprimé les dispositions les plus empressées de donner satisfaction à la France pour l'attaque dont le capitaine Cécille et ses officiers ont été l'objet sur le Lappa. Quatre hommes ont été arrêtés, comme complices de cet outrage: s'ils sont reconnus coupables, ils encourront leur châtiment sur le lieu même où a été commise l'offense. Les pirates infestaient de plus en plus les côtes de Chine, et sir H. Pottinger a offert aux autorités chinoises de faire construire de petits bâtimens sur le modèle chinois pour mieux tromper les forbans, et les poursuivre jusque dans leurs repaires. *Courrier des Etats-Unis.*

OTAÏTI.

—Nous trouvons, dans les journaux anglais des dernières dates, une douloureuse nouvelle qui n'était pas connue encore à Paris le 2 mai. Le schooner *Sarah Ann*, parti d'Otaïti le 23 octobre, rapporte que le gouverneur français des îles Marquises et quatorze de ses officiers ont été victimes d'un horrible guet-à-pens. Ils étaient allés rendre visite au roi du pays, Nicahevar, et avaient été reçus avec la cordialité la plus empressée. Aussi, en rentrant le soir à leur quartier, ils ne crurent devoir prendre aucune précaution. Mais, sur la route, ils furent attaqués par une bande d'Indiens, et furent tous massacrés. Ce malheureux événement prouve les mauvaises dispositions des naturels du pays contre la domination française, dit le journal que nous traduisons. Mais à quoi leur serviront ces sanglantes vengeances? Le gouvernement français ne manquera pas d'envoyer immédiatement une force suffisante pour dompter toute résistance." *Idem.*